

L'expérience de la vie

Analyse du sujet

Il faut d'abord vous pencher sur le terme qui n'est pas au programme afin de bien cerner la spécificité du sujet. C'est lui qui vous indique l'angle sous lequel on cherche à vous faire aborder le thème de l'année. Qu'est-ce qu'une expérience ? C'est l'action à travers laquelle je perçois immédiatement la réalité, à travers ma sensibilité. On voit tout de suite que l'expérience possède un double aspect. Dans l'expérience en effet je suis passif en tant que je reçois des informations de la réalité, que je fais l'épreuve d'un réel étranger, mais également actif car la réaction à ce donné m'instruit, le contact avec la réalité y est formateur. D'où une seconde caractéristique de l'expérience : elle est en général considérée comme un gain, puisque j'en tire un acquis, des enseignements. L'expérience enrichit. Ainsi définie, l'expérience est irremplaçable. Personne ne peut la faire à ma place, puisqu'elle porte toujours sur des choses individuelles. Si on ne peut transférer sa propre expérience à autrui, on peut cependant le faire profiter de cette expérience.

Le terme vie renvoie ici au vécu et non au vivant. La vie comme vécu fait appel à la pensée. Ne peut tirer une expérience de sa vie qu'un sujet qui en a conscience et qui conserve la mémoire des événements pour en dégager d'éventuelles leçons. C'est pourquoi la question de l'expérience de la vie ne se pose pas réellement pour l'animal – sauf en son sens empirique le plus rudimentaire - parce qu'un animal ne réfléchit pas sur sa façon de vivre.

Problématique

Comment bâtir une problématique ? Il est possible dans un premier temps de dresser une liste des questions qui sont liées à la notion d'expérience de la vie. Qu'est-ce qui, dans l'expérience de la vie, vient de nous, et qu'est-ce qui vient du dehors ? Si l'expérience enrichit, que nous apporte l'expérience de la vie ? Quels sont ses acquis majeurs ? Si elle est incommunicable, comment la faire partager à autrui ? Certes, il ne s'agit pas de traiter toutes ces questions, mais de trouver la bonne problématique, qui permettra de n'en abandonner aucune, même si toutes ne sont pas également développées. D'emblée, un constat s'impose : celui de la disqualification de l'expérience de la vie dans un monde, le nôtre, dominé par l'idéologie triomphante du jeunisme. Dans les sociétés traditionnelles, l'expérience de la vie et la sagesse qu'elle était censée apporter apparaissaient comme les normes, admises par tous, permettant de dire d'un individu qu'il était parvenu au statut d'homme fait. Aujourd'hui, au contraire, ce sont l'enfance et la jeunesse qui sont valorisées, et grandir et mûrir qui est

considéré comme une déchéance. L'opposition entre ces deux conceptions de l'expérience de la vie peut vous fournir une piste pertinente. La solution apportée à la problématique demeure bien sûr libre, mais il vous faut bien réfléchir à l'enjeu existentiel de la question. Puisqu'il est utopique de prétendre renverser la flèche du temps, reconnaître une valeur à l'expérience acquise au contact de la vie permettrait de redonner un sens à l'avancée en âge et au vieillissement, en y voyant, non pas un déclin inéluctable, mais la source possible d'un enrichissement et d'un accomplissement.

Plan

I La déconstruction progressive de l'expérience de la vie

- 1 l'expérience de la vie valorisée par les sociétés anciennes...
- 2 qui y voyaient un acquis inestimable...
- 3 a été discréditée par la modernité

II L'expérience de la vie doit demeurer une valeur

- 1 la légitime remise en cause de l'expérience de la vie...
- 2 ne justifie pas pour autant qu'on lui refuse toute valeur...
- 3 ce qui reviendrait à nier l'aspiration des jeunes à la maturité

III Les leçons et les bénéfices de l'expérience de la vie

- 1 la nécessité de l'expérimentation
- 2 l'expérience de la vie comme désillusion
- 3 l'expérience de la vie comme gain en lucidité

Dissertation rédigée

Introduction

Au XIX^{ème} siècle encore la plupart des adolescents aspiraient à entrer au plus vite dans la vraie vie, celle des adultes, des hommes mûrs, des gens d'expérience. La jeunesse, en raison de son inexpérience, était souvent considérée comme une entrave, en particulier dans l'accès à une profession. Aussi, comme en témoignent les souvenirs de l'écrivain Stefan Zweig, les

jeunes gens étaient-ils prêts à recourir à tous les déguisements possibles – comme se faire pousser la barbe ou adopter une démarche grave – pour tenter d’incarner une maturité si souhaitable. Nous assistons aujourd’hui au phénomène rigoureusement inverse. La compétence acquise, l’expérience de la vie, la sagesse, n’ont plus cours. L’âge mûr est considéré comme une descente, une sorte de decrescendo de la vie. L’ambition n’est plus de progresser vers un but, un idéal d’accomplissement, mais de ne pas vieillir et de rester jeune le plus longtemps possible.

Cette crise de la maturité que vivent nos sociétés postmodernes nous amène à nous interroger : l’expérience de la vie peut-elle encore aujourd’hui prétendre à une quelconque supériorité ? Ou sommes-nous condamnés, dans une société prônant les seules valeurs de la jeunesse et de l’immaturité, à courir éperdument derrière une adolescence perdue, et à vieillir sans mûrir, ce qui reviendrait à reconnaître notre incapacité à répondre à cette question essentielle « à quoi sert de vivre » ?

Dans une première étape nous ferons le constat du renversement du schéma traditionnel qui faisait de l’expérience l’aune à laquelle la valeur de l’existence était mesurée. Nous montrerons ensuite que la légitime contestation de l’expérience ne justifie pas pour autant qu’on lui refuse toute supériorité et toute valeur dans le cours de la vie. Enfin nous nous demanderons quels bénéfices il est possible de tirer de cet apprentissage progressif de la vie.

Dans toutes les sociétés anciennes ou traditionnelles, la trajectoire de la vie était considérée comme une trajectoire ascendante, jalonnée par différentes étapes bien marquées, chacune constituant un progrès par rapport aux précédentes. A l’enfance, définie d’une manière purement négative, succédait la jeunesse, caractérisée comme le temps du manque et de l’inexpérience. La maturité, que Platon plaçait aux environs de la cinquantième année, consacrait dans ce parcours de vie une sorte de point culminant. Certes, un tel cheminement existentiel était souvent présenté comme un trajet difficile et pénible relevant d’un véritable parcours initiatique, comme en témoigne la description de Platon au Livre VII de *La République*. Mais le traverser s’avérait indispensable. Il était impossible de brûler les étapes. Ainsi pour Platon vouloir aborder l’enseignement de la dialectique avant que les jeunes gens aient atteint la trentaine serait non seulement prématuré, mais dangereux. Ces derniers manquant encore de la fermeté qu’exige l’étude de cette science ne pourraient qu’en pervertir l’enseignement. Ajoutons que dans de nombreuses sociétés, le passage à chaque degré supérieur de ce parcours de l’existence se voyait consacré et institutionnalisé par toute une ritualisation. L’ethnologue Pierre Clastres raconte à ce propos comment chez les Indiens Guayaki les jeunes adolescents attendaient avec impatience les différentes épreuves physiques qui leur ouvraient l’accès successif au statut de chasseur confirmé, puis à celui

d'« homme fait », jusqu'à l'accomplissement final de « l'homme qui a entièrement mûri ».

C'est donc l'avancée progressive dans la vie qui seule pouvait apporter à l'individu cet acquis inestimable qu'était l'expérience. A l'homme privé elle apportait le détachement et la sérénité qui manquent à la jeunesse. Quant à l'homme politique, il apparaissait comme une évidence pour les Anciens qu'il ne pouvait être qu'un homme de grande expérience. C'est bien l'avis d'Aristote, qui, dans *Ethique à Nicomaque* fait de la prudence, capacité à bien juger et à apprécier les situations en discernant ce qui est bon pour soi et pour les hommes en général, la vertu par excellence du bon politique. Même si elle exige des naturels bien doués, rappelle Aristote au Livre VII, la prudence en effet n'est pas une qualité héréditaire, comme en témoigne l'échec des hommes politiques, tel Périclès, à la transmettre à leurs propres enfants. Mais la prudence n'est pas non plus le fruit d'un savoir appris comme le voudraient les sophistes qui prétendent la transvaser en quelque sorte d'un esprit dans l'autre moyennant rémunération. Elle ne peut faire l'objet que d'un savoir vécu, d'une conquête personnelle. Si l'on peut accéder jeune aux mathématiques, il faut du temps pour accéder à la prudence. C'est alors au nom de son expérience de la vie que le prudent pourra être invoqué comme juge ou comme conseiller. Car si l'expérience de la vie n'est pas directement communicable, il est possible cependant de la faire partager aux autres, comme en témoigne l'hommage de Socrate au vieux Céphale dans le prologue de *La République*.

L'avènement de la modernité viendra remettre en cause un tel schéma. Reprenons l'exemple de l'homme politique. Dans un monde devenu mouvant où plus rien n'est stable, l'expérience qu'il a acquise au contact de la vie devient inutile, elle peut même se révéler un obstacle. Parce qu'il est incapable de changer sa manière de faire face à des situations toujours nouvelles, l'homme d'expérience risque de s'effondrer et d'échouer, là où un homme moins expérimenté réussira. Tel est le constat brutal de Machiavel dans *Le Prince*. La prudence n'est plus pour lui une vertu politique, mais l'impétuosité, l'audace, la capacité à s'adapter à l'imprévu, toutes qualités qui sont d'abord celles de la jeunesse. « *La fortune est femme, elle sourit aux jeunes gens* ». C'est pourquoi le Prince nouveau sera un homme jeune, à l'image de César Borgia, dont le succès politique fulgurant ne devait rien à l'expérience des années. Il est possible de voir en Machiavel un lointain précurseur de l'idéologie du jeunisme qui domine nos sociétés contemporaines. L'avenir en effet ne semble-t-il pas, aujourd'hui plus que jamais, appartenir aux jeunes générations ? Ainsi dans le monde de l'entreprise, caractérisé par une évolution incessante, que ce soit au niveau des méthodes de travail ou de l'organisation, l'expérience n'est plus un atout, mais un handicap. Elle engendre des rigidités et des blocages, empêche l'invention de schémas nouveaux. Guettés par l'inadaptation, de nombreux seniors vivent dans la hantise d'être considérés comme des « has been » et remplacés par des plus jeunes, plus facilement adaptables et plus ouverts à l'innovation.

L'expérience acquise par les individus durant leur parcours existentiel semble donc avoir perdu sa valeur. Faut-il cependant se contenter d'entériner une telle disqualification ?

Certes, l'expérience, loin d'être source d'enrichissement et de sagesse, peut au contraire être le signe annonciateur du déclin de l'existence, comme l'avait bien vu Nietzsche. Selon lui, la sérénité et le calme qui émanent de l'homme qui avance en âge ne sont jamais, comme les lueurs dont se pare le soleil couchant, que les symptômes de la lassitude vitale. C'est une telle lassitude qui le conduit à s'immuniser contre toute nouveauté en expliquant le neuf par l'ancien et en répétant d'un air blasé qu'il n'y a jamais « rien de neuf sous le soleil ». On peut même aller jusqu'à voir dans l'invocation de l'expérience une forme de mauvaise foi de la part de ceux qui, à la manière des Salauds sartriens, revêtent le masque de la maturité pour se parer d'une sagesse illusoire. Dans son roman *La nausée* Sartre a d'ailleurs dressé un portrait mordant de ces « professionnels de l'expérience » qui « empaillent » leur passé, le condensent en maximes de sagesse et prétendent ainsi persuader ceux dont la vie est encore à construire et leur interdire ce qu'ils ne peuvent plus se permettre. Mais leurs jugements sont toujours préconçus, souvent contradictoires - comme en témoigne la fameuse sagesse des nations qui affirme à la fois « Tel père, tel fils » et « A père avare, fils prodigue » - en même temps qu'ils véhiculent une vision très pessimiste de la condition humaine.

La comédie de l'homme fait, qui, à l'image de ces « chefs » dont le héros de *La nausée* contemple le portrait au musée de Bouville, use et abuse de sa longue expérience de la vie comme d'un « droit » à tyranniser son entourage, n'a plus grand chose à voir avec l'attitude de la plupart des adultes d'aujourd'hui. Il semble même, comme le constate un certain nombre de sociologues, qu'on assiste au phénomène inverse. Loin de jouer de leur expérience pour asseoir leur supériorité sur les jeunes générations, les adultes estiment que ce n'est pas à eux de dire aux jeunes comment vivre, mais aux jeunes de leur apprendre comment rester jeunes. Une nouvelle génération de parents voit le jour, « papas potes » et « mamans copines », qui se veulent les égaux de leurs enfants et s'interdisent fermement de leur transmettre repères et modèles. Faut-il voir dans un tel refus la hantise de la sclérose et la peur de tomber dans l'« esprit de sérieux » fermement dénoncés par Sartre ? Ou bien, comme le soutient Alain Finkielkraut dans *L'ingratitude*, l'acharnement à confondre les âges et à refuser toute supériorité à l'expérience acquise est-il le symptôme de cette radicalisation de l'idée d'égalité qui menace toute démocratie ? Platon, au Livre VIII de *La République*, nous en avait déjà avertis. Le pire des régimes est celui où, sous prétexte d'établir une stricte égalité entre les citoyens, toute forme de hiérarchie est abolie. Les pères s'habituent à traiter leurs fils d'égal à égal, les fils s'égalent

à leurs pères, les jeunes imitent les vieux et prétendent rivaliser en tout avec eux, les vieux jouent aux jeunes par crainte de paraître antipathiques et autoritaires. Qu'elle soit le signe d'un désengagement des rôles conventionnels ou d'une grave crise de l'autorité, un fait reste certain. C'est qu'une telle confusion des âges est dangereuse, car elle oublie que la maturité demeure pour les jeunes un horizon souhaitable vers lequel convergent leurs aspirations. Hegel, dans *Principes de la philosophie du droit*, l'avait déjà affirmé avec force. Le sentiment qui est propre à l'enfant est de ne pas être satisfait de ce qu'il est. Il ressent son état comme un état de non-maturité et il est habité par le désir impérieux d'en sortir. Ainsi les jeunes accordent-ils une grande importance dans leur propre parcours existentiel au franchissement de tous les seuils qui marquent un progrès vers l'expérience - première expérience sexuelle, accès à l'indépendance, entrée dans le monde du travail - et ils sont très sensibles sur ces plans à la reconnaissance des adultes. Or la démission massive de ceux-ci fait que les jeunes générations ne disposent plus d'aucun modèle de maturité réussie. Quant aux repères collectifs qui marquaient symboliquement les seuils de l'avancée dans la vie - comme c'était encore il y a peu le cas du service militaire, qui faisait des jeunes gens des hommes aptes à prendre leurs responsabilités de chef de famille, travailleur et citoyen - ils ont disparu. La conséquence est que l'expérience du monde et de soi se brouille, donnant naissance à un nouveau type d'individu que le sociologue Alain Ehrenberg appelle l'individu incertain. Chaque individu, confronté à l'incertain, ne peut s'appuyer que sur lui-même pour construire son identité personnelle et inventer sa propre vie.

Il revient alors aux adultes de combler cette déficience et de parer aux inquiétudes existentielles des jeunes générations en les accompagnant dans leur émancipation progressive. Kant dans ses différents traités éducatifs, n'a cessé de le répéter : si l'on veut le « *mûrir pour la liberté* » il faut éclairer le jeune et lui monter le chemin en l'aidant à maîtriser peu à peu le chaos de la vie. Si le rôle de adultes ne se réduit pas à néant, il ne s'agit pas cependant pour eux de transmettre aux jeunes leur propre expérience, mais tout au plus de les mettre en situation de l'acquérir, de leur en fournir les moyens. Car c'est là à la fois la grandeur et la tragédie de l'expérience, qu'une telle transformation ne peut venir de l'extérieur. Chacun doit en être l'auteur et le créateur. Pour ce faire, il devra procéder par essais et tâtonnements. Entre l'expérience et l'inexpérience, en effet, il y a l'expérimentation. C'est bien la leçon que véhicule la littérature à travers les grands romans d'apprentissage. Le lecteur y assiste au cheminement évolutif du héros. Ce dernier, au départ toujours jeune et crédule, part à la conquête de la vie et, en faisant l'épreuve des grands événements de l'existence - l'altérité, l'amour, la souffrance, la mort - va grandir et mûrir en tirant des leçons de ces événements, jusqu'à ce qu'il atteigne l'idéal de l'homme

accompli. A l'image de ces héros, tout jeune doit à son tour vivre son propre roman de formation, travailler à acquérir sa propre expérience selon des voies toujours propres et singulières.

Poursuivons notre référence aux romans d'apprentissage. Confronté aux exigences et aux contraintes de la vie, ainsi qu'aux échecs et aux déceptions qui accompagnent inévitablement les entreprises humaines, le héros y expérimente peu à peu les limites de son pouvoir sur le monde. Selon Freud, une telle prise de conscience consacre dans le psychisme du sujet la suprématie du principe de réalité. L'accès au principe de réalité est une voie longue et difficile - Freud la comparera dans *Totem et tabou* aux différentes phases traversées par l'humanité au cours de son évolution – qui ne va pas sans renonciation. L'individu devra peu à peu apprendre à se défaire de la position du narcissisme et à faire le deuil des tous premiers objets d'amour. L'expérience de la vie passe donc par la confrontation avec la « dure réalité » et par l'épreuve de la frustration. « *Le déplaisir* » écrira Freud, « *est la seule mesure éducative.* ». Une humanité adulte est une humanité qui se situe au-delà de l'illusion et de la consolation, ce qui coïncide avec ce que Freud appelle la conception scientifique du monde. Acquérir de l'expérience, est-ce pour autant faire le deuil de ses rêves et passer d'une jeunesse enthousiaste à une maturité blasée ? On pourrait le croire en suivant le cheminement de Frédéric Moreau, héros de *L'éducation sentimentale* de Flaubert. L'apprentissage de la vie coïncidera pour lui avec une suite d'abandons et de désenchantements successifs. Sa vocation artistique s'enlisera, ses ambitions littéraires n'auront été que de simples velléités, il échouera à mener une carrière politique et ne parviendra pas à posséder la femme qui fut le seul grand amour de sa vie.

On peut cependant mûrir sans se résigner. Et l'accès à la maturité peut être autre chose qu'un renoncement triste et sordide : un gain. Ce dont témoigne l'entreprise autobiographique de Sartre dans *Les mots*. Le récit de Sartre est bien d'abord celui d'une désillusion, celle d'un enfant « *truqué jusqu'à l'os* », persuadé par son grand-père qu'il était mandaté pour devenir un grand écrivain et délivrer un message à l'humanité et qui va, avec la maturité, réaliser douloureusement qu'il avait en fait été « *mystifié et truqué jusqu'à l'os* ». Devenu quinquagénaire, l'écrivain reconnaît que l'entreprise de la désillusion fut pour lui « *cruelle et de longue haleine* » - il lui fallut trente ans pour prendre conscience de sa duperie - mais elle ne l'a pas pour autant conduit au désespoir. « *J'ai désinvesti, mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours.* » Bien plus, l'expérience acquise avec les années a conduit Sartre à davantage de lucidité à l'égard de lui-même, puisqu'il a eu le courage d'admettre son imposture et de travailler à s'en défaire, en même temps qu'à plus d'humilité. Sartre a peu à peu admis que, loin d'être prédestiné, il n'était plus modestement qu'un homme parmi les autres, ni meilleur ni pire que chacun d'entre eux. Ce qui, selon ses propres aveux, lui a permis de découvrir cette valeur majeure qu'est la solidarité entre les hommes par delà les rôles qui les séparent.

Pendant longtemps, le parcours existentiel a été jaugé à l'aune d'une valeur supérieure qui lui donnait sa finalité : celle de l'expérience apportée par l'âge. Il semble qu'aujourd'hui la valeur d'une telle expérience se soit effondrée et sa supériorité dans le cours de la vie effacée. Pour de nombreux contemporains mûrir, c'est déchoir, trahir les promesses des jeunes années. On exige alors le droit à l'immaturité pour tous et on érige la régression en mode de vie. Nous avons montré cependant les dangers d'un tel brouillage du parcours existentiel et la nécessité de redonner toute sa valeur à l'expérience de la vie. Une telle revalorisation pourrait amener à considérer l'âge mûr et la vieillesse non plus une punition ou une déchéance mais comme porteurs de l'espoir d'un progrès existentiel et d'une augmentation de soi.

Bibliographie

Platon République VII et VIII

Aristote Ethique à Nicomaque X

Hegel Principes de la philosophie du droit par. 175

Flaubert L'éducation sentimentale

Nietzsche Aurore Livre V par. 152

Freud Totem et tabou

Sartre La nausée
Les mots

Pierre Clastres Chronique des Indiens Guayaki

Alain Finkielkraut L'ingratitude

Alain Ehrenberg L'individu incertain